

La « grande transformation » — une narration pour le 21^{ème} siècle ?

Stefan Padberg

L'article suivant se trouve en relation avec le premier colloque de la série de « La Grande Transformation », qu'a organisé l'Institut pour les questions du présent, des 12 et 13 février 2021. Nous voulions, avec ce premier colloque, amener en conscience quelles ampleur et profondeur a atteintes entre temps la discussion sur la durabilité et quels acteurs la font avancer. Nous voulions poser expressément la question de savoir comment se positionnait l'impulsion pour la Dreigliederung de l'organisme social à cet effet. Ignorer ces débats ne nous semble pas être une option sous peine de notre propre perte de sens.

évaluation critique de ses conséquences sociales accompagne l'industrialisation depuis son tout début. Dans les « *Wilhelm Meister Wanderjahre* » — l'ouvrage parut dans les années 1820, où surgirent les tout premiers signes d'une industrialisation dans l'espace germanophone de la *Mitteleuropa* — Goethe réfléchissait déjà sur les graves répercussions sociales des système de crédit et de la mécanisation¹, en se mouvant encore dans une contexte pré-industriel et pré-romantique, mais en pressentant l'inéluctabilité de la Grande Transformation à venir. Dans le romantisme allemand [ou encore appelé : « *Geheimes Deutschland* », *ndt*] des années 1830, la froideur que les conditions sociales en retiraient fut accueillie intensément et on lui opposa une culture du cœur, du sentiment et de l'amour universel. Que soit rappelée ici de manière symptomatologique l'ouvrage de Wilhelm Hauff « *Das kalte Herz [Le cœur froid]* » qui mit cette série de motifs en exergue, comme aucune autre œuvre connue, avec la manière de gérer l'économie capitaliste en train de monter.

Après l'abandon de la philosophie idéaliste, dans les années 1840, et le virage vers les sciences naturelles matérialistes, cette perspective romantique survécut comme un sentiment de vie stylisé tout au plus encore dans le romantisme tardif de la noblesse et de la haute bourgeoisie dont la base principale était nonobstant une économie industrielle organisée en un noyau dur de cartels et un état autoritaire se comportant de manière nationaliste. Au tournant du siècle émergèrent cependant de nouveau à la surface des critiques culturelles, des courants de réforme de la vie et celui des *Wandervogel*, ainsi que divers autres courants de réforme dans l'art et la littérature. À côté de la critique sociale sortant des rangs des mouvements ouvriers, une critique culturelle s'articula dès lors, aussi à partir de la jeunesse de la bourgeoisie et de la haute bourgeoisie adressée aux conditions de vie moderne, qui ne rêvait plus seulement d'un idéal perdu, mais s'efforçait plutôt en partie aux réformes dans tous les domaines de la vie. Il s'agissait alors de réformes architecturales urbaines, en médecine, dans le système éducatif, dans les arts variés pour des conditions de vie plus saines pour une large population, mais aussi d'un renouveau dans la vie religieuse et celle spirituelle. L'anthroposophie fut tout particulièrement redevable à ce bouleversement spirituel du public intéressé et des compagnons de lutte qu'elle rencontra alors.

Ce démarrage — qui restera toujours minoritaire — fut finalement absorbé par les deux grands « ismes » du 20^{ème} siècle : par le socialisme (par exemple, Bertold Brecht ou Hanns Eisler) et le fascisme (par exemple, Albert Speer qui avait rêvé lors de ses études d'un style architectural proche de la nature en lien avec sa patrie ou bien Arno Breker qui, dans sa sculpture, s'efforçait originellement à un retour à la renaissance et échappa de peu à la dénonciation « d'artiste dégénéré », mais dont les œuvres plastiques monumentales, d'après 1936, furent honorées comme « des convictions façonnées ayant pris forme de la conception du monde » des élites nationales-socialistes).

Tel un chant du cygne d'une époque passée de la critique culturelle, parut en 1958, l'ouvrage « *Der Tanz mit dem Teufel. Ein abenteuerliches Interview [La danse avec le diable. Une interview aventureuse]* de Günther Schwab, qui semblait avoir digéré l'ensemble du savoir de la culture critique de son temps. Sous la forme d'un dialogue avec le diable, lequel se donne à reconnaître comme l'auteur de tout le mal de la civilisation moderne, Schwab y a stigmatisé tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, pourrait avoir à faire avec une façon de vivre moderne « éloignée de la nature » : empoisonnement de l'environnement, pollution de l'air et de l'eau, agrochimie et mécanisation outrancière du travail, lutte contre tout ce qui relève de l'esprit et du religieux, marche triomphale de la médecine pharmaceutique, technique de l'atome et croissance effrénée de la population. Presque toutes les zones à problèmes de la civilisation moderne y ont été décrites d'une manière très pertinente. À cette occasion, tout y est étayé par une quantité impressionnante de chiffres. Il est sinistrement effrayant de voir combien ces sujets restent actuels aussi aujourd'hui encore. Les chiffres qui y sont élaborés ont dû empirer de multiple manière depuis.

À la fin le petit couple de protagonistes survit d'une manière étrange dans un monde marqué par l'agriculture et l'artisanat et continue de vivre dans le dénuement mais en harmonie avec la nature. L'ouvrage est dédié, entre autres, à Günther Anders, Ludwig Klages, Maximilian Oskar Bircher-Benner, Werner Kollath, Are Waerland et Weston A. Price, avec lesquels Günther Schwab marqua quelque peu une sorte de lieu spirituel situé quelque part entre réforme de vie et révolution conservatrice. Eu égard aux cheminement triomphal fulminant de l'*american way of life* dans l'époque d'après-guerre [encore appelée aussi parfois « miracle économique allemand », *ndt*], cette critique culturelle est pour l'essentiel une impulsion de la *Mitteleuropa*² tombée dans l'oubli.

« **Earthrise** » [quelque chose comme un « Lever de Terre » comme un « lever de Soleil » *ndt*]

À la fin des années 1960, le thème fut développé d'une manière complètement renouvelée et certes, cette fois, au cœur de l'optimisme du progrès technique aux USA. Maja Göpel fait commencer l'histoire de la recherche sur la transformation dans son ouvrage *Unsere Welt neu denken [Repenser notre monde de neuf]* (abrégié par « MG »), de la manière suivante :

1 J.W. Goethe, *Wilhelm Meister Wanderjahre*, Troisième livre, treizième chapitre.

2 On ne peut pas aborder à ici des évolutions parallèles dans le milieu culturels romans ou anglo-saxons. Sauf de dire, qu'elles ont eu lieu.

« Au matin du 21 décembre 1968, les astronautes américains Frank Borman, William Anders et James Lovell partirent pour l'espace depuis le Kennedy Space Center en Floride. L'objectif de leur mission était de faire le tour de la Lune et de cartographier sa surface pour recueillir des informations en vue d'un alunissage à venir. Étant donné qu'Apollo 8 doit aussi y survoler la face cachée du satellite qui tourne constamment le dos à la Terre et qu'aucun être humain ne l'a jamais vue de ses yeux, on s'attendait à ce que les trois hommes ramenassent une image de la Lune complètement nouvelle.

Il se trouvait déjà à leur quatrième révolution autour de la Lune et peu avant, ils venaient de sortir de l'ombre de la Lune, lorsque le commandant du vaisseau spatial, dont le sommet jusque-là était orienté vers la surface inconnue de la Lune, se retourna — et aperçut tout à coup la Terre qui se levait, par le hublot.

« Oh my God ! », dit William Anders, qui la découvrit tout d'abord, « Look at the picture over there ! Here's the Earth coming up. Wow, is that pretty ! » [« Oh mon Dieu ! Regardez le tableau de l'autre côté ! La Terre est en train de se lever. Wahouh ! Comme cela est beau ! »]

Sur la bande de la radio de bord que l'on trouve sur Internet, on peut parfaitement entendre comment William Anders, qui jusque-là ce moment-là avait un film en noir et blanc dans sa caméra, demande fébrilement un film couleur à ses camarades et insiste à plusieurs reprises pour s'assurer que l'image est vraiment dans la boîte. [...]

L'image que prit William Anders, montre un globe bleu lumineux, marbré de tourbillons de nuages blancs, sous lesquels, ici et là, se détachent le beige et le vert des continents. Ça, c'est donc notre patrie — une petite planète, qui a l'air presque fragile, entourée de la noirceur abyssale de l'univers. La seule et unique planète dans le système solaire sur laquelle la vie existe.

Frank Borman, William Anders et James Lovell étaient partis pour se procurer une nouvelle image de la Lune. Ils revinrent avec une nouvelle image de la Terre. Leur photo — qui est publiée par la suite par la NASA avec le nom poétique de « Earthrise [Lever de Terre] » — non seulement comme la prise de vue qui fut accueillie comme la plus significative pour l'humanité, mais encore comme la photographie environnementale jamais réalisée auparavant qui connut l'effet le plus grand. La raison en est simple : En une seule et unique image, elle montre tout notre environnement. Nous n'avons rien, rien de plus qu'une planète. »³

L'image fut prise le 24 décembre 1968. Elle et son image-jumelle, *Blue Marble*⁴, ont marqué la conscience de nombreux êtres humains. Des êtres humains aussi bien engagés en écologie et dans le social, que dans la science, la recherche et la société civile, comme aussi ceux qui sont actifs au plan spirituel⁵ ne purent résister à sa magie. Le caractère limité du siège de la vie terrestre, sa vulnérabilité et le caractère unique de notre Terre [qui est ainsi « aux cieux, aussi » *ndt*] étaient tout d'un coup très impressionnants et saisissables en une image et mit en branle une impulsion mondiale de *planetary consciousness* [conscience planétaire].

« Les limites de la croissance »

En 1972 parut ensuite « *Les limites de la croissance* ». Un groupe de chercheurs, réunis autour de Dennis et Donella Meadows avait tenté par des simulations informatiques au célèbre *Massachusetts Institut of Technology* à Boston, de retirer des informations sur le développement futur de notre civilisation. Le programme développé par eux, *World3*, était censé calculer des tendances à long terme de facteurs qui se trouvent en inter-relations entre eux : croissance de la population, productions des denrées alimentaires, production industrielle, ressources non-renouvelables et pollution de l'environnement.

Les calculs révélèrent que la civilisation humaine, si rien de change, s'effondrerait en l'espace de cent ans. Si la population et la production industrielle augmentent, les ressources tirent à leur fin et l'augmentation de la pollution produit des dommages irréparables. Un tel effondrement civilisationnel interviendrait aussi même si l'on parvenait à limiter un seul de ces paramètres. Les courbes des cinq paramètres culbutent toujours dans le négatif, à partir d'un certain point, qu'on appelle « point de basculement ». Sauf, si l'on parvient à **limiter tous les cinq paramètres « dans le même temps »** [expression jupitérienne s'il y en a, *ndt*], il en résulte un scénario sans déclin.

Maja Göpel commente :

« Au fond les chercheurs n'avaient rien constaté de ce qu'on eussent été capables de penser en parcourant simplement le monde avec les yeux ouverts en étant maître de sa propre logique. Mais étant donné que de nombreux problèmes écologiques locaux avaient été résolus dans les pays riches par une meilleure technologie et un déplacement des processus polluant l'environnement vers d'autres pays, l'appréhension des contextes globaux ne fut possible qu'avec la nouvelle technologie informatique. À partir de modèles conceptuels on obtint des courbes rendant les problèmes visibles et quantifiables. Cela donna un effet énorme à l'étude. La recherche est célèbre jusqu'à aujourd'hui, ses résultats sont sans cesse actualisés et vérifiés, et fondamentalement ils ne se contredisent pas. (MG, p.33)

3 Maja Göpel : *Unsere Welt neu denken* [Repenser notre monde de neuf], p.24 et *Apollo 8 flight Journal- Day 4 : Lunar Orbit 4*, https://history.nasa.gov/afj/ap08fj/16day4_orbit4.html, *Earthrise* elle-même se trouve ici : <https://history.nasa.gov/afj/ap08fj/photos/14-b/med/as08-14-2383.jpg> (consulté le 5.3.2012)

4 L'image connue *Blue Marble*, date seulement de 1972 lors d'un vol d'Apollo 17. Elle montre la Terre entière alors que *Earthrise* n'en montre que l'ascension des 3/4 au-dessus de la Lune.

5 Le développement de l'hypothèse-Gaïa, par la microbiologiste Lynn Margulis et le médecin Jams Lovelock, au milieu des années 1970, fut influencé par exemple par la réception de cette image. Elle a laissé derrière elle des traces nettes dans le domaine de la recherche sur l'climat, mais aussi dans le mouvement du *New Age* [« covidé... », pour l'instant, de l'actualité ! « *Ndt*]

Dans des secteurs du mouvement pour la protection environnementale des années 1970 on ressentait du scepticisme à l'égard de ces modèles de calculs. La « saine compréhension humaine » devait suffire pour se motiver soi-même au sujet d'adopter un comportement amical vis-à-vis de l'environnement. « Penser global, agir local », tel était la devise. Mais on est quand même arrivés finalement à la longue à ce que « de meilleures technologies et le déplacement des industries polluantes dans d'autres pays » (disons : dans les pays du sud global) ont mené à ce que le bilan environnemental global n'a cessé d'empirer. Tandis que nos industries, dans les pays industriels, devenaient de plus en plus amicales pour l'environnement, l'efficacité énergétique toujours plus grande et notre environnement toujours plus propre⁶, l'atmosphère et les océans de nombreuses régions du sud global se salissaient (*verdrecken*, [à savoir littéralement au sens propre *s'em-merdisaient*, comme on traduisait chez nous encore aux temps de la collaboration pétainiste, *ndt*]) dans une mesure encore méconnue jusque-là dans ces régions. Rien que le calcul suivant parle : les 50 pour cent du CO₂ que l'humanité a produit depuis 1751 à nos jours, l'a été dans ces 30 dernières années⁷. Maja Copel :

« *Ma thèse c'est que nous avons ajourné la nécessité de considérer la nouvelle réalité réellement en face. Nous nous sommes installés tranquillement depuis une cinquantaine d'années dans un semblant de réalité dans laquelle, au lieu des indicateurs physiques et biologiques, nous avons préféré suivre ceux monétaires.* » (MG, p.30)

La nouvelle réalité : des économies « dans le monde entier »

Les cultures antérieures disposaient de ressources illimitées en apparence. Des destructions locales ou régionales de l'environnement, la nature pouvait toujours les rattraper ou les compenser. Même lorsque des civilisations très avancées comme celles égyptienne et romaine, engendraient de vastes dommages environnementaux [Attention, il faut intégrer ici aussi des changements climatiques, par exemple ceux intervenus dans le Sahara qui fut plus « vert » autrefois, *ndt*] et ne pouvaient plus survivre, une autre civilisation apparaissait ailleurs.

Nous sommes devenus aujourd'hui une civilisation humaine mondiale. Les problèmes environnementaux surgissent de manière synchrone dans le monde entier. Nous ne pouvons plus aller quelque part ailleurs. « *Nous ne faisons plus l'économie dans une monde « vide », au contraire dans un monde « complètement plein », comme l'exprima l'économiste Hermann Daly. Ce n'est rien d'autre qu'une réalité nouvelle.* » (MG, p.30). La productivité de notre système économique est devenue si gigantesque qu'elle fait sauter les limites planétaires [d'où la pollution satellitaires, ou *elonmuskulation*, cette fois ! *Ndt*]. Nous sommes forcés de réfléchir au-delà des limites planétaires. Nous devons désormais repenser de neuf notre système de production à partir des limites planétaires.

Ceci était à l'époque un point de vue totalement nouveau. Les représentants du « socialisme réel existant [(l), *ndt*] » renvoyaient à l'époque d'une manière exemplaire, non sans une certaine prétention que tous les problèmes se résoudraient, si la propriété privée des moyens de productions fût abolie. Mais le regard dans la réalité du « socialisme réel existant » révélait clairement qu'il y avait là aussi des traces d'un gaspillage énorme sur l'être humain et sur la nature, quoiqu'il n'y eût pas de propriété privée et avec cela aucune orientation de profit. Ce qui appartenait au banc d'essai c'était bien la manière de produire industriellement dans son ensemble. Il y avait manifestement des technologies et des manières de procéder qui dynamisaient les limites de la planète.

De « l'économie du convoyeur à bande » à l'économie circulaire

Maja Göpel donne l'image de notre système actuel de production dans celle d'une « économie de convoyeur à bande ». Les matières premières sont empruntées à une nature pensée comme étant illimitée, posés et transformés en produits sur le tapis roulant de la production industrielle, qui satisfont nos besoins et finissent par atterrir à la décharge après consommation. La nature vivante avec ces contextes d'interactions complexes n'est qu'un gisement de matières premières dans lequel on peut se servir à volonté. Et ainsi elle est devenue un dépôt d'ordures, dans lequel nous pouvons jeter tout ce qu'on laisse derrière nous à volonté.

La contre-image du tapis roulant, c'est l'économie circulaire. Il s'est avéré qu'il n'est pas si aisé de décrire ce qu'est une économie circulaire et s'il peut y en avoir principalement dans les conditions de la division/partage du travail et son organisation économique et technique. Depuis le début des années 1970, on fait beaucoup de recherche sur cette question. Elle n'a pas seulement des aspects économiques, mais encore physiques, techniques, biologiques, écologiques et anthropologiques.

L'économiste Nicholas Georgescu-Roegen fut, pour autant que je sache, le premier, au début des années 1970, qui entreprit des recherches sur cette affaire. Dans son argumentation il rattacha le second principe thermodynamique (« *Une énergie thermique n'est pas transformable dans une mesure quelconque en d'autres sorte d'énergie* ») avec les données techniques de notre système de production et en conclut que les processus de friction et de combustion sont irréversibles et qu'à un moment quelconque, aucune énergie utilisable n'existera plus. La seule et unique chose que l'on puisse atteindre, c'est d'économiser les matières premières non-renouvelables et de les remplacer le plus possible en matière renouvelable. Ainsi la « mort par la chaleur » se laisse-t-elle retarder, mais non pas éviter .

6 Il se peut qu'une telle déclaration apparaisse fausse aux lecteurs/trices. Mais comparé à ce qu'il était dans les années 1970, où il était sur le point de basculer vers le cloaque, le Lac de Constance a aujourd'hui des eaux d'une qualité de haute montagne. Tandis qu'à Bonn à l'époque on retrouvait des particules de suie de la Ruhr [comme chez moi à Raismes-Vicoigne (59590), du puits d'aération n°2, des particules de charbon, *ndt*] sur le linge blanc qu'on mettait naturellement à sécher dehors, la qualité de l'air y est aujourd'hui grandement meilleure. Des fleuves ont été re-naturalisés et les saumons autorisés à s'y installer de sorte que c'est vraiment heureux. Il y a donc eu une évolution très positive au niveau régional et, le cas échéant national. [Cela étant à Hasnon (59178), les eaux usées sont toujours rejetées dans les fossés (où la vie animale a complètement disparu) lorsqu'il pleut abondamment en dépit des dénégations des « ingénieurs » de *Noréade*, *ndt*]

7 Carbon Dioxid Information Analysis Center, https://cdiac.ess.dive.lbl.gov/trends/emis/tre_glob_2014.html (consulté le 10.3.2021).

Son disciple, Herman Daly, qui a créé l'image citée « d'économies dans le monde entier », élargit encore cet aspect à trois autres :

1. L'économie humaine doit être limitée à une teneur en matière durable.
2. Le progrès technique doit relever l'efficacité et non pas la quantité passée [débit, *ndt*]
3. Les matières premières qui se reproduisent ne doivent être prélevées que dans la mesure de leur reproduction.
4. Pour des ressources qui ne sont pas renouvelables des alternatives renouvelables doivent être créées.

Si ces conditions sont strictement observées, il tient pour possible — au contraire de Nicholas Georgescu-Roegen — une « *steady-state economy* [économie en état continu ou stable, *ndt*] » ou économie en équilibre.

Je voudrais faire observer que ce débat n'avait pas encore en vue la contrainte de la croissance capitaliste et comment on peut y mettre un frein. Le regard se dirigeait tout d'abord surtout sur la faisabilité technologique d'une économie d'équilibre.

Maja Göpel choisit une autre voie dans son ouvrage, pour caractériser l'économie circulaire. Elle s'oriente à cette occasion sur les systèmes naturels :

« *Des systèmes naturels sont **prédisposés à durer** humainement sur le moment. Des systèmes naturels vivent de la multiplicité, ils **se gouvernent eux-mêmes** et peuvent amortir les chocs. C'est précisément cela qui les rend **résilients et efficaces** dans leur totalité. Ils sont ajustés sur une efficacité d'énergie, raison pour laquelle ils **ne dilapident rien**. Les systèmes humains modernes recourent aux processus isolés — pensez à l'image du convoyeur à bande — pour configurer l'économie de manière efficace. Ce qui coûte moins d'avance, est nettement positif à la fin. De ce fait des systèmes humains réduisent la multiplicité et l'ensemble de la structure devient homogène, ce qui la rend fragile et sensible aux défauts. Au lieu de reprendre le modèle d'une évolution couronnée de succès dans les systèmes vivants, l'être humain moderne tente de transformer ce qu'il aborde en une machine de production maximale, sans garder en vue l'environnement de cette machine.* » (MG, p.44, soulignement en gras de SP)

Elle délivre ici un image mobile et qui se retient que les profanes scientifiques peuvent aussi bien laisser entrer dans leur sentiment même. C'est une **imagination** qui déploie un puissant magnétisme, lorsqu'on s'abandonne à elle. « De l'économie du convoyeur à bande à l'économie circulaire », ne dit pas directement ce qui doit être fait, mais laisse au contraire les lecteurs eux-mêmes partir en quête.

Selon ma vision,

dans maintes formulations citées on ne fait pas assez précisément la distinction entre systèmes de production humains en général et les systèmes de production marqués par la technologie scientifique industrielle. Ces derniers sont incontestablement extractifs et expansifs, mais il y a eu aussi dans l'histoire humaine des formes d'économie qui sont parvenues à approcher de très près l'économie circulaire et avec cela une système « naturel » au sens de Göpel. Je pense ici, par exemple, au système économique médiéval d'approvisionnement autonome ou bien dans les cultures de chasseurs-cueilleurs des aborigènes. Ces derniers ont été capables de stabiliser leur culture pendant au moins 20 000 ans (certains chercheurs présumant même 50 000 ans). Pour quelles raisons cette caractéristique de circularité économique, que des économies humaine antédiluviennes ont pu parvenir à atteindre de manière patente, une économie moderne d'empreinte industrielle n'est-elle pas capable de l'intégrer ? Quels sont les obstacles qui l'en empêchent à côté de ceux qui ne sont que partiellement techniques ?

Le surmontement du penser de l'*homo oeconomicus*

Maja Göpel, dont je voudrais continuer de suivre ici l'exposition des faits économiques, en vient à parler à cet endroit du modèle, avec lequel les économistes argumentent habituellement de l'*homo oeconomicus*. Or, celui-ci ne connaît aucune distinction qualitative entre les produits. La seule différence qui existe pour lui, c'est leur prix. Il ne connaît aucune coopération, aucune empathie, aucune responsabilité, ni sur le plan de l'individu ni sur celui de la société, et pour dire vrai, il ne sait même pas ce qu'est en vérité une société et même ce qui **fait** la société [l'économiste de ce point de vue est un véritable muflé, sans doute une raison pour laquelle il y a peu de femmes économistes, alors que par ailleurs les meilleures gestionnaires sont des femmes ! Un comble ! *ndt*] Il agit strictement de manière rationnelle sous le seul et unique point de vue du profit personnel maximisé.

Avec ce modèle d'un penser fortement réductionniste, on travaille de manière prépondérante dans les sciences économiques. On en arrive au plus simplement ainsi à des contextes formulables, par lesquels se laissent saisir un marché idéal et ses manières à lui de fonctionner. Il est intéressant de voir qu'ici Maja Göpel ne s'élève pas au débat philosophique sur l'image colportée de l'être humain. Elle avance autrement dans le sujet.

Elle rapporte une expérimentation économique du domaine de la théorie des jeux que l'économiste allemand Werner Güth et ses collaborateurs avaient conçue à la fin des années 1970, le **jeu de l'ultimatum** :

« *Ils firent une expérience avec deux sujets et remirent à l'un des deux une somme d'argent. Ils demandèrent ensuite à celui-ci de partager l'argent avec l'autre sujet. Pour la somme qu'il devait proposer à l'autre, il ne pouvait faire en vérité qu'une seule proposition, sans être autorisé à l'améliorer ensuite. Si son vis-à-vis acceptait, ils devaient conserver l'argent tous deux. Si le vis-à-vis refusait, par contre, les deux n'obtenaient rien. La personne qui avait à formuler l'offre d'argent devait donc auparavant réfléchir précisément quant à la manière dont elle devait amener son partenaire à donner son assentiment.* » (MG, p.55)

Si celui qui reçoit l'argent pensait comme un *homo oeconomicus*, il devait accepter toute offre car il se trouverait alors en meilleure position qu'auparavant. La recherche produit en vérité d'autres résultats :

« Il apparut qu'il y eut quelque chose comme une participation moindre et qu'une personne soit prête à renoncer, afin que l'autre saisisse l'occasion. Ce montant se situe à peu près vers les 30% de la somme totale. Si le sujet recevait 1000 €, il devait au moins se dessaisir de 300 €, sinon l'autre déclinait l'offre. » (MG, pp.55 et suiv.)

Il ne faut pas attendre un tel résultat dans un monde de l'*homo oeconomicus*. Le jeu d'ultimatum a été ensuite discuté de manière multiple, critiqué et modifié. On lui a objecté, par exemple, qu'il avait comme pré-supposées certaines empreintes culturelles. Mais je trouve néanmoins captivant pour ma part que l'on utilisât ainsi des amorces relevant de la théorie des jeux pour explorer des positionnements interrogatifs d'ordre économique [surtout que qui dit « jeu », dit dépenses inconsidérées pour tenter de gagner! Or en bonne économie « merkélienne » un sous est un sous *ndt*]. Mais on dit que « Une image en dit beaucoup plus que mille mots ». Et ainsi en va-t-il avec la description de telles expérimentations.

À cet endroit, il est aussi décisif que l'image de l'être humain soit principalement thématisée. Maja Gopel est sur la trace juste de cette image lorsqu'elle dit :

« Si nous voulons repenser le monde de neuf, il nous faut revenir aux fondements des idées sur lesquelles notre monde courant a été aujourd'hui édifié. Pour cela, à côté du regard que l'être humain porte désormais sur la nature, il faut aussi examiner le regard que l'on a sur soi-même. » (MG, p.56)

Il n'y a pas beaucoup de réformateurs sociaux qui disent cela. Rapidement, ils éparpillent des mesures isolées et en tout petit, sans se préoccuper plus loin d'une image de l'être humain. Que ce soit l'allocation de base inconditionnelle, un système financier avec une garantie de circulation ou la gouvernance du CO₂ : lorsque le débat devient trop technique, il perd aussitôt des yeux l'image de l'être humain et abandonne la force rayonnante des idées.

Même dans le mouvement de la *Dreigliederung* nous connaissons ces débats de détail qui dérobent des forces. L'art consiste en cela à en venir à une tension productive entre développement individuel et développement social.

C'est la raison pour laquelle on peut bien suivre par le penser le fait que Maja Göpel, au cours de son exposition, en vient à parler de la manière dont ce penser -*homo oeconomicus* a imprégné toujours plus fortement notre quotidien et continue de le faire. La logique de l'optimisation de soi est toujours présente lors du choix du partenaire ou de la profession, lors du choix des objectifs du temps libre ou de la progression de carrière, de la prévention du stress ou de la prophylaxie de la santé. Repenser le monde de neuf signifie aussi strictement heurter ces semblants de changements privés et opposé quelque chose à la colonisation de la vie personnelle par le penser de l'*homo oeconomicus*. Ainsi le débat autour de l'image de l'être humain prend tout d'un coup un profondeur de champ dans le vécu personnel qui exige à la fois [ou en même temps si l'on veut « jupitériser », *ndt*] compréhension, certes, mais aussi changement.

La compréhension du travail dans l'enseignement bouddhique

Comme exemple, que peut-il se passer, lorsque dans une théorie une prémisse est modifiée elle cite comment le travail est compris dans le bouddhisme. Dans la doctrine économique bouddhique⁸, le travail est compris comme quelque chose

« qui soutient les êtres humains pour développer leurs **facultés**. Qui les **relie** les uns avec les autres et empêche qu'ils se perdent dans l'égoïsme. Il procure en plus des denrées et prestations de service qui sont nécessaires et souhaitables pour une existence dignement humaine. L'idéal d'un tel monde serait donc, non pas une élévation de la production à des prix les plus modiques, mais plutôt une **société d'activités** pour garantir un **bien-être général**. Non pas une automatisation, mais un faire humain qui y est complété par la technique, là où des personnes souhaitent une mise à la retraite. » (MG, p.70, soulignement en gras de SP)

Ici des aspects d'un ordre économique associatif sont donc sans doute décrits, mais de telle manière qu'il [l'ordre, *ndt*] suive le sens du travail pour les êtres humains et son développement spirituel. L'image de l'être humain à sa base résonne ici toujours au travers. Des dissertations opèrent souvent sèchement et académiquement, par contre, sur des économies associatives provenant de nos rangs !

Du reste, le thème « travail » pour une transformation sociale écologique est de la plus grande importance. Le champ du travail pourrait être véritablement le champ social, là où chacun(e) collabore en travaillant activement à ce que Joseph Beuys a appelé « plastique sociale ». La créativité humaine qui sourd et le sentiment de responsabilité humaine à partir de nos contextes de travail et de leur suppléance par l'ordinateur et de plus en plus, par l'intelligence artificielle, est l'une des raisons principales de nombreuses misères dans le monde de nos jours : pour la solitude et le vague à l'âme, qu'éprouvent de nombreux êtres humains et pour l'évidement d'esprit de la culture de consommation, avec laquelle ils tentent de s'étourdir. Ainsi notre système économique produit-il une accumulation croissante de choses et de prestations de service qui ne devraient pas être produites ou mises à disposition, si les êtres humains pouvaient produire de manière plus fortement responsable dans le champ du travail.

8 La doctrine économique bouddhique a été décrite par l'économiste britannique d'origine allemande, Ernst Friedrich Schumacher, et certes sur la base de ses observations au moment où, en 1955 à Bruma, il était conseiller économique auprès du gouvernement. La publication par laquelle il devint connu par la suite et où il a livré avant tout dans le monde anglo-saxon, une contribution importante au sujet du débat sur la durabilité, c'est son ouvrage *Small is Beautiful* (1973, en allemand *Die Rückkehr zum menschlichen Maß*, 1977) qui renferme un chapitre sur la doctrine bouddhique. E.F. Schumacher était du reste le collaborateur qui soutint J. M. Keynes lors de son ébauche de l'ordre économique international d'après-guerre sur la base d'une monnaie de compensation BANCOR et l'accompagna en 1944 à Bretton Woods, où malheureusement les USA imposèrent leur modèle du dollar monnaie directrice. Il n'est pas seulement l'un des pères des débats sur la durabilité internationale, mais aussi l'une des personnalités spirituelles les plus intéressantes qui ont agi et marqué le 20^{ème} siècle de leur empreinte. Ses idées et son action sont malheureusement trop peu connues dans ce pays-ci [L'Allemagne, mais je pense en France aussi, puisque toutes deux du côté américain, *ndt*]

La différence entre croissance quantitative et développement social utile

Le penser-*homo oeconomicus* mène à une société de la croissance et celle-ci est finalement responsable pour une dégradation croissante de l'environnement et le changement climatique. Aussi longtemps que chaque être humain croit que son revenu et l'approvisionnement de son existence lui reviennent de droit, il ne peut que miser sur la croissance dans ses activités économiques. Aucun niveau atteint de bien-être n'est assez élevé pour satisfaire durablement le besoin de sécurité.

À cela se rajoute aussi encore quelque chose : ce qu'on appelle le paradoxe Easterlin. Richard Easterlin avait déclenché un débat sur le fait de savoir si le relèvement permanent du PIB allait de pair avec celui du sentiment de bonheur subjectif. Il devait nier ceci simplement sur la base de ses vastes recherches internationales. Il constatait beaucoup plus qu'à partir d'un certain niveau de bien-être est atteint, on en arrive à un découplage des deux. Alors que dans une situation de pauvreté matérielle, une croissance économique et les quantités et palettes de produits qui sont liés à elle, sont vécus comme positifs, à partir d'un certain point ceci n'est plus le cas. L'augmentation du PIB n'augmente jamais le sentiment de bonheur.

La seule et unique orientation sur le PIB mène donc aussitôt deux fois à l'erreur. Une fois parce que des processus nuisibles à l'environnement et destructeurs socialement, peuvent augmenter le PIB. Et une autre fois, parce qu'une augmentation du PIB à partir d'un certain point ne contribue plus à plus de satisfaction. But et moyen de l'économie s'inversent d'une manière funeste lorsque le PIB est utilisé comme seul et unique chiffre de mesure.

Un troisième point c'est que l'inégalité dans la répartition du bien-être mène à ce que l'augmentation du PIB se répartit de manière inégalitaire sur les différents secteurs de la société. Ici des inégalités extrêmes ont survécu ces dernières décennies. « *Le PIB mondial est depuis 1981 s'est élevé de 28,4 billions à 82,6 billions de dollar. Mais pour chaque dollar en plus, 5 % seulement sont parvenus aux 60 % inférieurs de la population mondiale.* » (MG, p.87). Et la plupart vivent en Chine.

Pour comprendre cette contrainte de croissance, elle suit pour l'essentiel l'analyse de Mariana Mazzucato.⁹ Dans ses investigations, celle-ci développe la thèse qu'au cours du dernier siècle, on en est arrivé à un découplage entre « valeur » et « prix ». Aujourd'hui le prix reflète plutôt le profit d'une position de pouvoir que la création d'une plus-value sociétale.¹⁰

Il se peut que l'on tienne cette « théorie de valeur subjective » pour abrégée. Plus d'un peut même éventuellement la considérer comme totalement fautive. Ce qui est intéressant c'est qu'ici la tentative est entreprise d'opposer une considération qualitative à une autre purement quantitative. Nous connaissons une telle mise en opposition de Karl Marx qui dans le capitalisme voit la « valeur d'usage » dominée par la « valeur d'échange ». La question à partir de la vision de la « pleine économie » est en effet celle-ci : quels indicateurs signalent si l'économie déploie des activités socialement utiles ? Le prix ne l'est manifestement plus, le PIB non plus. La question d'une juste répartition, le caractère le plus durable des processus de création de valeur et les résultats qui sont socialement souhaités des processus de création de valeur ne sont pas perceptibles par ces indicateurs. Bien au contraire. Le déplacement improductif des semblants de participation aux ressources, pour écrémer les différentiels de prix, peut être rendu ainsi un modèle lucratif pour réaliser des affaires. Le message de Mariana Mazzucato, dans les mots de Maja Göpel est :

« *Au moyen d'un empêchement ciblé de l'écroulement de valeur injuste et d'un apurement du bilan d'après des représentations de valeur objectives une forme beaucoup plus durable d'économie serait possible.* »

Selon ma vision,

ceci est une formulation par trop évasive. Ce caractère évasif semble être un point faible dans la recherche sur la transformation. Ceci surprend dans la mesure où la recherche sur la transformation se réfère explicitement à la conceptualité de la « Grande Transformation » développée par Karl Polanyi.¹¹ Mais au lieu de « l'empêchement de l'écroulement de valeur injuste » et « de l'apurement du bilan d'après des représentations de valeur objectives », on peut apprendre directement de Polanyi que la **démarchandisation du capital, du travail et des ressources (terre, etc) devrait se trouver au centre.**

Nous connaissons aussi ce motif à partir de Rudolf Steiner qui a expressément mis ceci en relation avec le « prix juste ». La question décisive serait donc d'après cela de savoir si le **prix, en tant qu'indicateur pour un répartition des ressources**, se laisse restaurer au moyen d'une démarchandisation, si les revenus [socialement, *ndt*] improductifs sont de ce fait fortement réduits. C'est seulement sous cette condition qu'une économie associative — laquelle serait pour le moins renvoyée au prix en tant qu'indicateur, dans la compréhension de Steiner — fonctionnerait alors au sens d'une économie durable. Ici c'est **une pierre de construction analytique** qui attend urgemment d'être travaillée sérieusement. Nous devrions œuvrer à en apporter la preuve qu'un ordre économique

9 Mariana Mazzucato : *Wie kommt der Wert in die Welt ? [Comment la valeur vient-elle dans le monde?]*

10 Voir Maja Göpel, à l'endroit cité précédemment, pp. 92 et suiv.

11 *Wissenschaftlicher Beirat der Bundesregierung Globale Umwelt Veränderung [Conseil scientifique du gouvernement fédéral (au sujet du changement climatique global)](WBGU), Expertise d'un monde en plein changement. Contrat social pour une grande transformation, 2011. Uwe Schneidewind : Eine Einführung in die Kunst gesellschaftlichen Wandels [Une introduction dans l'art du changement sociétal] 2018 [Vous voyez ici que : 1. le gouvernement de la RFA est préparé, lui, à aborder le **Grand changement**, en étant scientifiquement conseillé ; 2. L'auteur et penseur de « *l'art du changement sociétal* », Schneidewind y est même prédestiné, puisque son nom signifie « coupe-vent ». Et dire que malgré cela les Allemands en général semblent se lasser de la meilleure Chancelière qu'ils aient jamais eue dans leur histoire nationale... *ndt*]*

associatif, avec démarchandisation des facteurs de production, produit les résultats dont nous avons besoin en ce temps de « pleine économie ». Maja Göpel décrit la nécessaire transformation ainsi :

*« Du produit au processus.
Du tapis roulant à la circulation.
De la partie isolé au système.
De l'extraction à la régénération.
De la concurrence à la collaboration.
Du déséquilibre à l'équilibre.
De l'argent à la valeur. » (MG, p.95)*

Et cette à échelle de mesure que nous devrions faire mesurer nos concepts.

Quel progrès technologique ?

Comment l'orientation de croissance se tient-elle en relation avec le progrès technologique ? Y a-t-il une relation surtout entre les deux ? Pour la plupart de nos contemporains, le progrès coïncide aujourd'hui dans sa signification avec celui technique. Une narration courante raconte l'évolution de l'humanité comme une histoire de succès linéaires depuis le biface jusqu'au *smartphone*. Dans cette perspective, un progrès technique signifie exactement la même chose qu'un progrès social.

Mais l'évolution technique ne fut jamais linéaire. Elle connut aussi des bonds. L'une des grandes évolutions dans l'histoire de l'humanité, fut le passage entre la culture des chasseurs-cueilleurs à celle de la sédentarité et de l'agriculture, ce qu'on a appelé la « révolution néolithique ». Ce ne fut pas seulement une « révolution technologique », ce qui est en effet facile à suivre par l'esprit. Elle fut avant tout une évolution culturelle, lors de laquelle les êtres humains durent apprendre à comprendre d'abord une fois la Terre en tant qu'objet de leurs propres activités. Ils sortirent en effet d'un état de conscience dans lequel ils se percevaient tous, toute la nature et la Terre, comme un être animé. Sans cette condition préalable, le bouleversement technologique jusque l'agriculture n'eût pas été possible.

Le capitalisme aussi, au début des temps modernes, fut avant tout un long bouleversement de maturation de conscience et des relations sociales. Karl Marx a retracé cette évolution pour l'Europe et l'a caractérisée comme une « accumulation originelle ». ¹² Ce n'est qu'après, au 19^{ème} siècle, que survint peu à peu le remaniement de l'ensemble de la base technologique, ce que nous caractérisons aujourd'hui sous le terme de « révolution industrielle », laquelle eut de son côté comme conséquence, en revanche, une révolution culturelle de l'ensemble de nos conditions de vie. Ce chambardement en corps a été ensuite pris par Karl Polanyi sous l'angle d'une « Grande Transformation ».

L'investigation de la transformation en tant qu'un « art du futur »

L'investigation sur la transformation explore la manière dont de tels changements sociétaux se déroulent, parce qu'elle part du fait que la transposition à une économie dans le « monde entier » est un bouleversement analogue aux transformations précédentes. Uwe Schneidewind a pris une position à ce sujet dans son plus récent ouvrage :

« Est-il possible de comprendre les dynamiques systémiques actuelles de manière telle qu'elles se laissent transformer en impulsions positives des acteurs politiques, économiques et de la société civile ? Que sont les « récits » aux bases scientifiques qui donnent l'orientation pour la conformation d'un 21^{ème} siècle rendant justice à l'être humain ? » (US, p.9)

« Le concept de « Grande Transformation » sous la forme produite par le WBGU de 2011 devient avec cela la base d'une narration transdisciplinaire fondatrice d'identité. Celle-ci condense des connaissances des sciences écologiques, technologiques, économiques, sociales et culturelles en un programme de configuration qui donne un espoir. » (US, p.10)

Uwe Schneidewind ne veut pas seulement produire une contribution de science de transformation, il veut aussi en délivrer une narration. Pour lui, c'est la transposition de son concept en un « art du futur ». Selon lui, cet art du futur a quatre dimensions : une culturelle, une institutionnelle, une économique et une technologique. Le processus de transformation débute dans la dimension culturelle et se déroule en passant par les dimensions institutionnelle, économique et technologique.

Effet rebond

À partir de cette perspective, la question se pose de savoir avant tout comment la mis en œuvre culturelle devant laquelle nous nous trouvons manifestement peut être doublée avec l'aide d'innovations technologiques. La recherche va ici dans deux directions :

- Ersatz non renouvelable par des matières première renouvelables
- révolution d'efficacité : à partir de moins faire plus

Comme nous l'avons vu lors de la considération du concept d'économie circulaire du début des années 1970, ces réflexions sont déjà anciennes. Quoique l'évolution technologique nous a conduits depuis à ce que nos machines et appareils sont devenus toujours plus efficaces, la consommation d'énergie primaire n'a pas baissé, au contraire elle n'a fait que monter. La **révolution d'efficacité** a été surcompensée par la dynamique de croissance et l'augmentation quantitative qui lui est liée.

12 Karl Marx : *Le capital*, vol. I, chapitre : *L'accumulation originelle ainsi appelée*.

Dans la recherche sur la transformation, on parle pour cette raison aujourd'hui d'un « double découplage ». Le découplage de premier ordre, c'est la dynamique d'efficacité classique technico-économique. Il doit pourtant s'ajouter un découplage de second ordre qui se déroule dans le domaine du style de vie et de consommation. Nous avons additionnellement besoin d'une révolution de sobriété. Celle-ci a été déjà plus ou moins préparée spontanément par le découplage existant entre PIB et satisfaction. Il s'agit d'un découplage entre croissance économique-matérielle et qualité de vie. Le noyau y est une **compréhension élargie du bien être**. (US, pp.62 et suiv.)

Peut-être que ceci devient plus compréhensible lorsqu'on examine un exemple concret comparant deux modèles de voiture : la VW *coccinelle* de 1955 (739kg, 30 ch, 110 km/h, **7,5 l/100km**) et la VW *Beetle* de 2005 (1200 kg, 75 ch, 160 km/h, **7,1 l/100 km**) ? Si l'on remplace le moteur de la *coccinelle* 1955, par celui de la *Beetle* de 2005, la consommation se situera vraisemblablement près de 3 à 4 l au 100 km. Mais qui d'entre-nous voudrait conduire une voiture plus lente aujourd'hui ? On voit ici nettement la relation à la question du style de vie.

Le côté systémique de la technique

Par ailleurs une autre dimension devient encore évidente ici. Des questions relevant du développement technologique ont toujours aussi un aspect systémique, aussi bonnes qu'elles soient à un moment ou un autre, elles sont massivement utilisées. Précisément si l'on veut avoir la main sur l'effet-rebond, on doit penser l'innovation technique et son dessein de manière systémique. Cela ne suffit plus dans une « économie du monde entier » de développer des automobiles simplement plus économiques.

Même avec la voiture électrique, les effets rebonds menacent : la production de batteries et la construction des stations de recharge. Un véhicule à essence ou diesel doit généralement être quatre ans en route pour rejeter le CO₂ qu'une voiture électrique a rejeté pour les batteries et les stations de recharge avant principalement d'avoir roulé durant même 1 km. D'autres interrogations surgissent, par exemple : Comment la mobilité se laisse-t-elle bien engrener avec le trafic passager-banlieue ? Faut-il principalement une auto personnelle ou bien s'agit-il d'un droit à la mobilité ? Et ainsi de suite.

Une géo-ingénierie problématique

Une autre évolution fautive pourrait naître si l'on misait unilatéralement sur des mesures purement techniques. La réanimation du débat autour de l'énergie nucléaire, soi-disant neutre en dioxyde de carbone, souffre justement de cette unilatéralité. Du débat des années 1970 et 1980 avait résulté la conviction que c'était en définitive une technologie totalitaire [étant donné qu'elle reste aussi liée en France à l'arme nucléaire et à la doctrine de la terreur atomique, *ndt*] qui pousserait la société dans une grave déformation. Des propositions de modifier l'atmosphère ou le climat au moyen de manipulations techniques vont aussi dans cette tendance, abstraction faite de savoir si elles peuvent tenir ce qu'elles promettent surtout. Maja Göpel a attiré l'attention dans son ouvrage,

« sur le fait que presque tous les modèles climatiques d'après lesquels nous serions capables d'empêcher une augmentation de plus de deux degrés, comptent déjà avec cela que l'humanité, dans un avenir pas trop éloigné, emploiera de la géo-ingénierie — sinon les modèles ne fonctionnent pas du tout. La sottise c'est seulement que ces techniques ne sont pas encore du tout disponibles pour le moment. Elles n'ont pas été essayées ou passent pour dangereuses ou encore fonctionnent sur une petite échelle, ce qui ne veut pas dire qu'elles pourront s'avérer sans problèmes lorsqu'elles seront engagées sur une grande échelle. » (MG, p.110)

L'investigation de la transformation donne ici des impulsions importantes. Avec le paradigme de l'économie dans le « monde entier » nous avons des critères en main quant à savoir où mènera le voyage technologique. Les technologies nouvelles ne peuvent pas servir le paradigme d'une croissance orientée sur l'économie du tapis roulant, mais au contraire rendre possible l'économie circulaire [ou bien la circulariser d'une manière ou d'une autre, *ndt*] et la soutenir, à l'occasion de quoi, comme cela a été décrit ici, la dimension sociale de la technique doit être prise en compte. Dans cette manière de voir, les innovations technologiques ne sont plus décrites comme inévitables, mais comme configurables. Notre compréhension d'une technologie innovante pourra être fondamentalement modifiée par l'investigation de la transformation et devra en être différenciée en conséquence.

Selon ma vision,

la conception des infrastructures, styles de vie et habitudes de consommation est une tâche d'avenir à l'intersection entre les vies spirituelle, juridique et économique. La société dans son entièreté doit y être incluse. Ces infrastructures — et cela vaut aussi pour d'autres infrastructures comme la génération et distribution d'énergie, *Internet*, les médias sociaux, le système de santé — doivent toujours prendre en compte trois aspects :

- ◆ l'aspect de la justice, de l'équité : tous doivent pouvoir utiliser les mêmes conditions
- ◆ l'aspect individuel : elles doivent être individuellement accommodables
- ◆ l'aspect solidaire : personne ne doit pas être exclu de l'usage pour des raisons matérielles

Il sera décisif de garder socialement sous le regard « *dreigliederig* » la dimension sociale ou systémique de la technique et des infrastructures techniques. Avec le concept de transformation sociale-écologique, il est déjà indiqué que l'aspect solidaire doit y être inclus. Cela a commencé depuis la manifestation des gilets jaunes en France aussi sur la scène de la transformation.

La question de savoir dans quelle ampleur et avec quelle force les aspects individuels doivent être impliqués dans la mise en forme de nos infrastructures, cela reste encore une question ouverte dans le discours sociétal actuel. L'aile radicale du mouvement climatique ressent si fortement la menace par le changement climatique qu'elle tend à la radicalité par des mesures tranchantes, ce qui encourage d'autre part l'autre partie de la société à parler de « dictature écologique ». Avec les mesures purement politiques instituées ci-dessus, qu'elle soit même encore aussi juste que solidaire, on ne pourra assurément pas réaliser cette transformation.

Réformes institutionnelles : marché, état, politique, res publica

À cet endroit, il nous faut aborder la question des institutions et de leur rôle. Uwe Schneidewind explore ce rôle dans son ouvrage *La Grande Transformation* (abréviation : US) et il l'insère dans dans le champ d'ensemble des acteurs sur le terrain de la transformation. Il présente trois « écoles » avec diverses réponses qui sont des « pierres de de construction » :

- ◆ celle des idéalistes : idées qui changent le monde
- ◆ celle des institutionalistes : le progrès humains passent par une évolution des institutions
- ◆ celle des inventionistes : le changement passe par de nouvelles technologies et infrastructures

Et plus loin, il développe : « *qu'une Grande Transformation ne peut réussir que par l'interaction de ces trois amorces : sans la force des idées, aucune institution correspondante ne peut être structurée et continuer de se développer. Des options technologiques aident des changements institutionnels, à s'imposer plus aisément, parce qu'ils ouvrent de nouvelles possibilités d'action. [...] Lena Partzsch¹³ sensibilise au sujet du fait que dans les transformations, trois formes de pouvoir prennent une importance centrale : le « pouvoir avec » (power with), le « pouvoir de/pour » (power to) et le « pouvoir sur » (power over). Le « pouvoir avec » caractérise le pouvoir qui naît du fait que d'autres sont mobilisés et convaincus et qu'il en naît de puissants mouvements. L'idéalisme est porté par le « pouvoir avec ». Il entraîne d'autres avec lui et développe de ce fait une force d'organisation. Le « pouvoir de/pour » est celui de la mise en forme de nouveaux espaces d'action. Découvertes et technologies permettent le « pouvoir de/pour ». Elles ouvrent des espaces plus vastes. Le « pouvoir sur » est finalement la forme classique du pouvoir. C'est, par exemple, le pouvoir des règlements et des lois et la faculté de les imposer pour contraindre à une action déterminée. Les institutions créent le cadre d'un « pouvoir sur ». Elles sont à négocier dans des processus politiques.[...] Les forces de la société civile [...] apportent de nouvelles idées et idéaux dans le monde et luttent en éprouvant des futures souhaitables sur leurs bases. Elles mobilisent le « pouvoir sur » qui est traduit dans la politique en institutions d'obligation. Entreprises, en particulier avec leur potentiel d'innovations technologiques et économiques, portent le « pouvoir sur » dans les arènes du changement. Avec cela elles fournissent une base importante pour l'évolution future des institutions. La politique est mise au défi de reprendre ces impulsions et, sous la forme obligeante du « pouvoir sur », de les faire évoluer. » (US, pp.50 et suiv.)*

Uwe Schneidewind décrit ici une pouvoir de mise en œuvre sous trois aspects différents qui rappellent de très loin les principes organisationnels tirés de la *Dreigliederung* sociale. Sous la reprise de la conceptualité de Lena Partzsch, ceci réussit avec une élégance impressionnante sans rien de formel du fait que l'interaction des « trois pouvoirs » est décrite dans la perspective de processus de transformation. Et il est clair qu'aucun des « pouvoirs » sans les autres ne peut atteindre quelque chose [cela s'achève pour l'instant « sous la houlette » du pouvoir « étatique pur », lequel avec la pandémie et l'état d'urgence — celui-ci fût-il sanitaire sans être salutaire (toutes les initiatives qu'il a permises ayant plus ou moins échoué), le pouvoir lui, reste désormais maximum. *ndt*]

La « tyrannie des petites résolutions de détail »

Maja Göpel prend un autre chemin, afin de rendre plausible la combinaison nécessaire. Par un exemple, elle montre ce qui se passe lorsqu'il n'y a pas d'institutions. Au moment où dans les années 1950, de plus en plus de gens aux USA pouvaient utiliser une auto, de moins en moins de gens prirent le train. Ils voyageaient encore par train seulement lorsque le temps était mauvais ou bien que voyager en auto s'avérait fatigant ou bien risqué. De nombreuses sociétés de chemin de fer, surtout dans les régions les plus retirées du pays, réagirent en fermant les lignes pour des raisons économiques. Désormais, même par mauvais temps, personne ne pouvait plus utiliser le train. « *De pures résolutions de détail raisonnables avaient en somme mené à une chose qu'activement en revanche personne n'eût décidée.* » (MG, p.137) L'économiste Alfred E. Kahn désigna par la suite ce processus, lors duquel il advient à la fin quelque chose que personne ne voulait originellement et qui n'est pas optimal : « la tyrannie des résolutions de détail ».

Une instance supra-ordonnée est ici nécessaire, « *qui vérifie, à partir de perspectives plus élevées, si la somme des intérêts particuliers ont effectivement amené à un profit pour tous. (...) Ce qui s'appelle garantir le bien commun, nécessite une perspective à long terme, et c'est une tâche de l'état à l'origine.* » (MG, p.144)

Elle caractérise à bon droit les problèmes que le *Washington consens* de 1990 a amenés avec son dogmatisme de la dérégulation. La critique adressée à la globalisation dérégulée avec sa libéralisation du commerce mondiale qui va loin et avant tout de la circulation du capital est aujourd'hui trop facile.

Une fois encore en s'appuyant sur l'analyse de Mariana Mazzucato, elle donne à entendre qu'en vérité c'est toujours l'état qui met en place les règles pour un fonctionnement conforme à l'ordre des marchés et que c'est pareillement l'état qui facilite la recherche fondamentale avec de l'argent public.

13 Lena Partzsch : *Kein Wandel ohne Macht — Nachhaltigkeitsforschung braucht ein mehrdimensionales Machtverständnis [Pas de changement sans pouvoir — La recherche sur la durabilité [écologique-économique durable] a besoin d'une compréhension multi-dimensionnelle du pouvoir]* dans *Gaia* 24 (1), pp.48-56, cité d'après Uwe Schneidewind, à l'endroit cité précédemment, p.50

« Dans la plupart des renouvellements que le capitalisme a poussé en avant, [par exemple, le chemin de fer, le vol spatial, la centrale nucléaire, l'ordinateur, Internet, les nanotechnologies ou la recherche pharmaceutique, complément de MG], les capitaux d'investissement d'entreprise les plus précoces et les plus courageux vinrent de l'état. »¹⁴

Selon ma vision,

elle se fourvoie ici. Il existe suffisamment d'exemples pour des innovations « relevantes de la part du système » qui ont été activées par des entreprises isolées et qui ont évolué vers la maturation sans aide de l'état. Je me rappelle seulement le système ferroviaire en Allemagne. Les chemins de fer ont été construits au 19^{ème} siècle par des entreprises privées. À Wuppertal, par exemple, il y avait jusqu'à l'intérieur du 20^{ème} siècle, deux, parfois, trois compagnies de chemin de fer, chacune avec ses propres réseaux de circulation, gares et ses propres indicateurs qui n'étaient pas accordés entre elles. Il n'en allait essentiellement pas autrement ailleurs.

L'état a intervenu jusqu'à un certain point, pour de son côté instaurer une harmonisation des techniques et des horaires des trains au profit des usagers, mais aussi des entreprises, car ces dernières profitent aussi du standard général et ne pouvaient pas tout simplement l'établir ou se mettre d'accord sur ce point. Ou bien l'état a garanti les compagnies ferroviaires de la banqueroute, parce c'était manifestement dans l'intérêt public. Selon moi, la thèse de l'état seul « activateur de l'innovation » ne tient pas debout. La manière de voir de Uwe Schneidwind et de Lena Partzsch (idéalistes, institutionnalistes, inventionnistes) semble ici être plus proche de la réalité.

Infrastructures comme des *Commons techniques* [ici en anglais dans le texte, au sens de « tiers état » ou populaire ou *res publica*, bref, la « chose publique »]

À partir de la vision de la *Dreigiederung* sociale, des infrastructures ont une nature hermaphrodite étrange. Le plus souvent elles servent la communauté et se trouvent ouvertes à tous les citoyens usagers. Dans cette mesure, cela fait sens souvent que l'état soit familier de leur gestion pour s'assurer de la prise en compte effective des usagers. D'un autre côté, elles ont adopté nettement le caractère d'entreprises [et même chez nous la SNCF se livre aussi à des opérations financières dans le domaine alimentaire, ... ? *ndt*] En tout cas des décisions entrepreneuriales ont dû être prises, concernant les investissements, les positionnements, l'équipement, les licenciements, [la nomination du président-directeur-général à la tête, *ndt*] et autres qui sont jamais dépendantes de l'état ou des comptes des partis en tout cas jamais aussi efficacement et concrètement, qu'au strict niveau entrepreneurial. Je propose ici pour cela d'imaginer une forme propre aux infrastructures :

- ◆ L'entreprise infrastructurelle ne peut ni être vendue ou héritée, elle doit s'auto-appartenir, à l'instar d'une propriété de responsabilité.
- ◆ La part des dépenses qui a à faire avec les soins indépendants de l'infrastructure, devrait être supportée par la communauté dans une procédure de prélèvement parce qu'en effet elle est ouverte à tout un chacun.
- ◆ La part des dépenses qui sont dépendantes de l'usage, peut être prélevée au moyen de tickets payants ou selon le cas bons d'usages ou /et autres.
- ◆ L'entreprise infrastructurelle pourrait avoir un conseil de surveillance, dans lequel les divers *stakeholder* [en anglais dans le texte pour dépositaires d'enjeux, *ndt*] sont présents : représentants des personnels internes, représentants des usagers et autres représentants de ceux qui effectuent les tâches conformes au bon fonctionnement de l'entreprise et ses répercussions (associations environnementales, associations de consommateurs, etc.). Ainsi pourrait être garanti le fait que l'entreprise se développe bien au sens d'un bien commun à préserver [par exemple, d'être tentée par des spéculations financières sur les aliments, je dis cela au hasard, mais lisez bien le *Canard enchaîné ! Ndt*]
- ◆ En aucun cas, la direction opérationnelle ne doit être déterminée par la politique ou la représentation proportionnelle quelconque de partis politiques. La direction opérationnelle doit se trouver aux mains des personnes compétentes engagées par et pour l'entreprise, lesquelles sont sous la surveillance de son conseil d'entreprise et n'ont de compte à rendre qu'à lui seul.

Une telle manière d'avancer peut aussi être fondée en comprenant les infrastructures comme des techniques au service du bien public. Comme nous le savons de par la recherche de Eleonor Oström¹⁵, les biens-publics nécessitent des réglementations d'usage sur lesquelles les utilisateurs tombent d'accord en commun. Ici ce seraient les entreprises infrastructurelles qui devraient élaborer cela et en surveiller la mise en œuvre.

L'autre problème, la régulation du marché par l'état doit être considérée comme séparée de cela. Le droit disciplinaire, le droit du travail, le droit environnemental — ce sont là des tâches originaires de l'état. Quant à savoir s'il est sensé que l'état intervienne par la fiscalité, les subventions et les droits directement en régulant la vie économique, il nous faudrait l'explorer avec beaucoup plus de précision. Une gestion d'état ne peut véritablement agir que sur ce vis-à-vis de quoi tous son égaux. C'est justement ce que nous voyons dans la crise de la corona.

Cela relève par ailleurs aussi à la sécurité et de l'appréciabilité de l'action étatique dans une démocratie que les citoyens sachent ce que l'état est concrètement autorisé à faire ou pas. Trop d'exceptions et d'espaces du jeu d'appréciabilité minent la confiance dans la

14 Mariana Mazzucato, *Das Kapital des Staates : Eine andere Geschichte von innovation und Wachstum* [Le capital de l'état : une autre histoire de l'innovation et de la croissance], Munich 2014, Introduction citée par Maja Göpel, à l'endroit cité précédemment, p.143.

15 Eleonor Oström

gestion de l'état et doivent être communiquées de manière intense et transparente. Une organisation économiquement associative peut-elle ici venir en aide à une gouvernance différenciée de la vie économique ?

La nécessité de se confronter avec un changement fondamental institutionnel et infrastructurel devient évidente lorsqu'on s'est clairement rendu compte de la quantité des domaines dans lesquels nos infrastructures doivent changer. Celles-ci rendent permettent une sécurité d'approvisionnement et de planification, mais lorsqu'elles sont conçues d'une manière peu avisée, ce sont aussi des trouées d'invasion pour autant de durcissements technocratiques et bureaucratiques. Seulement à titre d'exemple, une question parmi de nombreuses : l'approvisionnement en énergie va-t-il être à l'avenir centralement organisé par une paire de géants de l'énergie ou bien de manière décentralisée, par des coopératives citoyennes d'énergie ?

Les sept champs de la transformation

Les champs de la transformation deviennent évidents lorsqu'on a devant les yeux le très bon aperçu que Uwe Schneidewind à présenter dans son ouvrage :

- **Changements du bien-être et de la consommation**

Ils sont censés « encourager un style de vie post-matérialiste » et miser ainsi sur une impulsion importante en vue d'un double découplage. Il commence par « un élément culturel d'avenir ». (US, p.173). Il ne s'agit pas à cette occasion de décharger [la mule, *ndt*] des consommateurs, mais cela veut dire « changer les structures plutôt que de changer les êtres humains » (US, pp.180 et suiv.)

[Juste au titre de rappel : dans la *Dreigliederung*, ici intervient aussi l'individualisme éthique au sens de philosophie de la liberté de Rudolf Steiner, *ndt*]

- **Changements d'énergie**

Il ne s'agit pas seulement d'une production d'énergie amicale vis-à-vis de l'environnement (changement du courant), mais plutôt d'un changement dans les domaines de la circulation et des bâtiments. Pour ces derniers, il s'agit une mise à disposition de chaleur régénérative et d'une production de ciment neutres en CO₂ [cela se produit déjà dans le « grand » petit-pays qu'est l'Islande, grâce à la complexité géologique particulière à l'île, mais **attention**, tout le monde ne peut pas, comme eux, « vivre sur un volcan vivant » ! *ndt*]. Des amorces technologiques, systémiques et/ou institutionnelles doivent à ici être étroitement engrenées les unes aux autres. (US, pp.1920 et suiv.)

- **Changements des ressources**

Le havresac des ressources par « tête de pipe » de l'humanité doit être réduit d'un facteur 4 à 5 ! Les amorces économiques privées de recyclage n'ont pas du tout mené à moins de déchets ? Il faut un changement dans le domaine de la consommation « réparer au lieu de jeter ») et dans le domaine de la conception du produit (« *cradle2cradle* » [en anglais dans le texte : *cradle* = berceau, *ndt*]) (US, pp.208 et suiv.)

- **Changement de mobilité**

Il requiert une nouvelle culture de la mobilité, une amorce institutionnelle à plusieurs niveaux impliquant des modèles d'affaires (plutôt acheter une mobilité qu'une auto! [notez bien qu'ici c'est un « Allemand » qui **dit** ça, si vous n'avez pas compris la gravité du problème de l'auto-mobilité vous n'avez **rien** compris ! *ndt*] et bien sûr la technologie. Ce changement est étroitement rattaché à ceux en énergie et ressource. (US, pp.223 et suiv.)

- **Changement d'alimentation**

Les moyens de production alimentaire sont actuellement responsables d'une part importante des ressources globales ainsi que des rejets de CO₂. Il ne s'agit pas cependant d'un ménagement des ressources, mais au contraire de réunir à la fois la santé, l'environnement et la qualité de vie. (pp.243 et suiv.) [La bio-dynamie est déjà sur le point de réaliser cela dans le fait de produire sainement en évitant l'emploi de produits toxiques et en jouant sur les rythmes cosmiques et les faibles dilutions d'éléments curatifs présents naturellement dans les plantes (ortie et consoude, par exemple et les préparations bio-dynamiques (achillée, pissenlit, valériane, chène etc., dont l'*artemisia annua*) dynamisantes à très faibles doses, je n'emploie pas ici le mot « homéopathe » pour ne pas gêner les médecins qui ne croient qu'en l'atome et le *big-pharma*, *ndt*]

- **Changements urbain**

C'est un point nodal de la Grande Transformation [marquant la fin définitive d'un Moyen-âge rêvé, *ndt*] En 2050, 80 % de l'humanité sera urbaine. Or dans les villes tous les changements se produiront en même temps [observer donc un peu les villes chinoises dont Wuhan avec ses trois ou quatre laboratoires de p₂ à p₄ et la ligne de métro qui les relie! *ndt*]. Les concepts de *smart-city* [dont je vous laisse l'interprétation anglaise très, très vague !... *ndt*] doivent être insérés dans le nid douillet du trio des valeurs : « durabilité, participation et trait distinctif [Paris sera toujours Paris, comme Berlin sera toujours Berlin ! *ndt*]» (US, pp.261 et suiv., voir le *WGBU*, p.360)

- **Changements industriels**

L'art du futur dans le changement industriel consistera à trouver un cadre d'harmonisation politique innovateur des interactions indispensables entre innovations technologiques et coopérations empiétant sur tous les secteurs économiques ». (US, pp.279 et suiv.)

Les acteurs de la Grande Transformation

Pour Uwe Schneidewind, la Grande transformation est une « réorientation culturelle fondamentale », elle est au centre d'une « révolution morale ». Il voit quatre grands groupes d'acteurs, qui peuvent produire diverses contributions :

- **Société civile**

C'est le moteur. En elle mûrissent de nouvelles représentations de valeur et d'idées pour des futurs dignes d'être souhaités. (US, pp.30, et suiv.)

- **Entreprises**

En elles se relient des souhaits de consommateurs, des technologies et des ressources. Elles possèdent chacune divers leviers de transformation que l'on doit connaître. Des entreprises familiales, des entreprises coopératives et basées sur des fondations, entreprises sous la gestion publique ainsi que de nouvelles formes d'économies collaboratives peuvent en cela jouer un rôle important. (US, pp.36 et suiv.)

- **Science**

Elle ne peut plus seulement rester observatrice, mais doit explorer et esquisser de manière pro-active de nouveaux espaces de possibilités. La société civile devrait aussi être incluse plus fortement dans le processus scientifico-politique. (US, pp.429 et suiv.)

- **Politique**

Elle est censée mener des politiques appropriées, elle a besoin de nouveaux processus politiques pour imposer ces politiques et cela nécessite une culture participative appropriée.

Selon ma vision,

dans ce chiche aperçu sur l'art du futur de Schneidewind, l'embarras dans lequel son penser se trouve devient évident. D'un côté, il est parfaitement clair pour lui qu'il s'agit d'un processus culturel, d'une « révolution morale ». D'un autre côté, il sait déjà exactement sur quels champs, quels acteurs ont à se comporter et comment ils doivent le faire, pour atteindre les objectifs climato-politiques. Pour chacun de ces domaines, il a distillé plus d'une douzaine de stratégies différenciées, de plans d'étapes et d'actions. Je doute que cette sorte « d'art universitaire du futur » aura atteint à la fin des jours un large groupe humain.

La question du climat est une question d'équité

C'est égal que l'on pense, dans ces circonstances en détail les transformations dans le domaine de la technique, de la consommation, de l'économie ou la politique — en fin de compte la politique climatique reste une question d'équité. Ce n'est pas seulement à cette occasion une équité des générations.

Un exemple : au début de 2020, chaque être humain doit encore rester à quelques 42 tonnes de rejet de CO₂, afin que la Terre ne se réchauffe pas plus de 1,5 degré. Bill Gates en était à pour le moins 350 fois cette quantité en 2017 et donc à plus de 1600 tonnes de rejet de CO₂. Il a donc consommé cette année-là le budget en CO₂ de 238 êtres humains. Est-ce juste ?

Nous voyons que dans la réalité du « monde entier » les questions d'environnement sont toujours des questions de répartition et donc d'équité. Le problème c'est que ceux qui détiennent le pouvoir, n'ont en général aucun intérêt aux changements, et que ceux qui ont le plus grand intérêt à ces changements, n'ont pas assez de pouvoir pour le réaliser.

Cela nous conduit au problème que l'immobilité des structures politiques reste remarquablement sous-éclairé par les deux auteurs, ici présentés. L'investigation de la transformation semble vouloir être un art qui laisse pour l'essentiel indemne le système politique en place et qui tente de faire bouger les choses à partir de l'extérieur. S'il en est ainsi ce serait sauter trop court.

Chez Maja Göpel, plus encore que chez Uwe Schneidewind, il a des propositions pour diverses réformes dans le domaine du droit de propriété :

- ◆ La fonction sociale de la propriété doit être renforcée. Une propriété doit permettre un « partage du travail entre inconnus » — une formulation intéressante ! (MG, p.175)
- ◆ Fiscalité progressive et droit de cartel raisonnable
- ◆ Des fonds que les pays riches alimentent afin que des pays plus pauvres n'extraient pas de matières premières déterminées du sol.
- ◆ « *Earth Atmospheric Trust* » (proposition de Eleanor Oström) : remboursement du prix du rejet de CO₂ en allocation de base inconditionnelle et pour des investissements dans la transformation des systèmes d'énergie.

Avec ces deux ouvrages, des tentatives sont entreprises d'exposer de manière compréhensibles des états de choses complexes. Uwe Schneidewind travaille fortement à l'appui de graphiques, tableaux et schémas d'ordonnements, alors que Maja Göpel raconte plutôt. Son ouvrage ne renferme pratiquement pas de graphiques ni tableaux. Par cette simplification radicale, elle peut faire en sorte de poser une narration. Avec son ouvrage, elle réussit son invitation à se confronter au penser transformateur. Il est vrai que ses narrations sont quelque peu aux prix de la rigueur analytique.

Il ne s'agissait ici pour la première fois que de la représentation de cette amorce de penser et de rechercher sur la transformation. Une confrontation plus précise devra s'ensuivre.

Sozialimpulse 1/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Littérature :

Maja Göpel : *Unsere Welt neu denken. Eine Einladung [Repenser notre monde de neuf. Une invitation]*, 2020.

Uwe Schneidewind : *Die Große Transformation. Eine Einführung in die Kunst Gesellschaftlichen Wandels La Grande Transformation. Une introduction à l'art des changements sociétaux*, 2018.

Wissenschaftlicher Beirat der Bundesregierung Globale Umweltveränderungen [*Conseil scientifique du Gouvernement Fédéral sur les changements environnementaux globaux*]: *Hauptgutachten Welt im Wandel. Gesellschaftsvertrag für eine Große Transformation [Expertise principale Monde en changement. Contrat sociétal pour une Grande [« kolossale »est aussi possible... , ndt] Transformation]*, 2011

Eleonor Oström : *Die Verfassung der Allmende : Jenseits von Staat und Markt [La constitution du pâturage communal : au-delà de l'état et du marché]*, Tübingen, 1999.

Dennis & Donella Meadows, : *Die Grenzen des Wachstums. Bericht des Club of Rome zur Lage der Menschheit, [Les limites de la croissance. Rapport du Club de Rome sur l'état de l'humanité*, 1972 [Je signale ici que Roland Benedikter a consacré un article traduit en français sur les travaux très intéressants de ce rapport [voir un fichier commençant par « SIRB, » en majuscules], ndt]

Gunther Schwab : *Der Tanz mit dem Teufel. Ein abendteuerliches Interview [La danse avec le diable. Une interviewe aventureuse]*, 1958.